

Si différentes qu'elles fussent dans les détails, toutes les versions s'accordaient sur un point. Claire était depuis une semaine, de gré ou de force, au pouvoir d'un homme ; qu'elle se fût donnée à cet homme ou que cet homme l'eût prise, sa réputation était perdue.

Beaucoup la plaignaient ; d'autres exerçaient leur esprit à son sujet, considérant cette aventure comme une très bonne occasion de gloses piquantes.

Ces bruits parvinrent bientôt aux oreilles de Torsac et de don Andrés.

Les deux frères—on peut leur donner ce nom, car le malheur commun avait resserré davantage leur lien d'amitié—les deux frères souffrirent alors de nouvelles angoisses.

En vain se disaient-ils que Claire était innocente de tout mal et victime d'une situation forcée, la souillure imprimée à la vertu de la jeune fille par les méchants propos du monde prenait de jour en jour un caractère plus apparent.

Ce n'était pourtant pas le propre de cette société élégante et vicieuse du dix huitième siècle de s'inquiéter de ces petites délicatesses morales.

La corruption était assez grande, assez publique alors pour qu'on ne vit dans le malheur de Claire que les résultats d'une fredaine sans importance.

Il n'en était pas ainsi : Claire avait toujours paru comme une protestation vivante contre les mœurs faciles des femmes de son rang ; ces dernières étaient jalouses de cette existence chaste, presque austère, de cette vertu gracieuse et sereine qui condamnait leurs folles équipées, à peine déguisées par le respect humain, et elles se vengeaient, en déchirant à belles dents la réputation de Claire, des reproches secrets de leur propre conscience.

Dès que Torsac eut acquis la certitude que le nom de sa sœur était sérieusement compromis, il prit une résolution, qu'il ne communiqua à personne, pas même à Andrés et dont nous ne tarderont pas à voir les effets successifs.

Andrés se préoccupait moins des suites de ces propos ; son âme chevaleresque plaçait Claire au-dessus de toutes les calomnies et de toutes les insultes, il ne songeait qu'à la retrouver.

Trois jours s'étaient écoulés depuis le départ de Sambuca, et Sambuca n'était pas revenu.

On sait pourquoi.

Depuis ces trois jours, don Andrés n'avait rien appris touchant le marquis Baldi, et à part les billets de Nocé et de Ravanne, aucun indice n'était venu l'éclairer sur ses actes, quoiqu'il eût bien souvent passé et repassé devant l'hôtel du quai des Morfondus pour chercher à surprendre les démarches de l'Italien ou de ses gens.

Peine inutile ! Les portes et les fenêtres étaient restées closes, pour une bonne raison qu'Andrés ne devait pas connaître, mais que nous pouvons, nous, révéler au lecteur.

Le marquis Baldi était à Meudon.

Il y était arrivé le soir du jour où Rosette vint annoncer à Claire de Torsac la prochaine visite de son ravisseur, et il s'était tenu caché dans le pavillon du gardien, dans le but d'étudier les allées et venues de sa captive et de choisir un moment opportun pour se présenter devant elle.

La première fois qu'il aperçut la jeune fille, elle se promenait lentement sous les arbres défeuillés.

Sa tête pensive s'inclinait sur sa poitrine, et le soleil couchant, la frappant de profil, faisait ressortir les lignes harmonieuses de son visage.

Pier Angelo la trouva plus belle que jamais et la passion, qui avait un instant fait place à la haine, se réveilla dans son cœur plus ardente et plus résolue.

Quand la brume tomba sur les bois et enveloppa la maison, où Claire venait de rentrer, d'un voile transparent, argenté par les rayons de la lune, le marquis ne résista plus au désir qu'il avait de se montrer, désir jusqu'alors paralysé par la crainte de se trouver en présence d'une pauvre insensée, comme le lui avait dit Cosimo.

Il s'avança discrètement jusqu'à la maison, en fit le tour et s'arrêta au pied d'une fenêtre faiblement éclairée.

Cette fenêtre était celle de la chambre de Claire.

Elle était située au premier étage et le mur dans lequel elle s'ouvrait se trouvait entièrement tapissé de rosiers, soutenus par un treillage en fer.

Le marquis, s'aidant de ce treillage comme d'une échelle, franchit la distance qui le séparait de la fenêtre, se soutint du coude sur l'appui de la croisée et regarda ce qui se passait à l'intérieur.

Claire était assise devant une petite table et écrivait à la lueur d'un flambeau.

Son attitude était calme ; son front, appuyé sur sa main gauche semblait pur de tout nuage et ses yeux ne gardaient aucune trace d'égarement.

—Cosimo m'a trompé, pensa le marquis. Celle qu'il m'avait peinte si désespérée prend fort bien son parti de sa captivité, ce me semble. Qui sait même si elle ne maudit pas sa solitude ? C'est ce dont il faut nous assurer.

Le marquis descendit avec précaution de son poste, afin de ne pas compromettre l'éclat de sa toilette, et revint sur ses pas.

La porte de la maison était ouverte.

Baldi entra, mais au moment de gravir l'escalier qui conduisait aux étages supérieurs, il réfléchit que Claire avait sans doute fermé à clef la porte de sa chambre, comme le conseillait la plus simple rudence, et que force lui serait de redescendre au bout d'un instant.

Au fond du vestibule où se trouvait alors le marquis, tournoyait un petit escalier caché dans la muraille et accédant à la chambre de Claire par un passage habilement dissimulé.

Ce fut par cette voie que Baldi parvint au premier étage.

Il appliqua son oreille à la cloison qui le séparait de la chambre de mademoiselle de Torsac et écouta.

Mademoiselle de Torsac allait et venait dans son appartement, pleinement rassurée sans doute sur les tentatives d'invasion, puisqu'elle avait eu soin de s'enfermer en rentrant chez elle.

Ainsi que le présuma le marquis, elle avait cessé d'écrire et faisait sa toilette de nuit.

Entièrement enveloppée dans un peignoir de batiste, elle s'était assise au coin du feu et venait de glisser ses pieds nus dans des mules de satin, lorsque le marquis fit jouer silencieusement le ressort d'un panneau tournant encadré dans la boiserie, et s'avança vers la jeune fille.

XIV

OU LE DRAME SUCCEDE A LA COMEDIE.

Claire entendit le frôlement léger d'un pas sur le tapis.

Elle se leva et, dans la glace placée sur la cheminée, aperçut le visage pâle du marquis.

Fuyant devant cette image maudite, elle fit soudain deux pas en arrière et se trouva presque dans les bras de son ennemi.

—Pardieu, mademoiselle, dit Pier Angelo, pardon de m'être introduit chez vous par surprise ; mais je n'avais pas le choix des moyens.

Muet, le regard fixe, Claire se retourna et, ramenant pudiquement les plis de son peignoir sur sa poitrine, revint s'asseoir auprès de la cheminée.

Baldi, pour le coup, la crut folle.

—Vous ne me dites rien, Claire ? vous ne me méprisez pas, vous ne me repoussez pas ?

—Vous voulez que je parle, monsieur ? vous sollicitez une parole, fût-elle l'expression de mon mépris ? Eh bien, écoutez-moi. Je ne rappelle rien de ce qui s'est passé ; j'oublie comment on m'a conduite ici et comment on m'y a retenue ; je ne veux voir que la situation présente. Vous avez bien tardé, monsieur le marquis ; si vous étiez venu, il y a cinq jours, il y a cinq jours que je vous eusse dit ce que je vais vous dire, il y a cinq jours que je serais morte ou libre.